

L'ESPRIT D'ADOPTION.

Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Ainsi vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers, dis-je, de Dieu, et cohéritiers de Christ.

(Rom. VIII. 14-17.)

L'Esprit saint, dont cette fête chrétienne nous rappelle la première effusion dans le monde ¹, se présente à nous sous différents points de vue, suivant les effets qu'il opère. Tantôt nous le voyons, sous la forme d'une colombe mystique, descendre sur la tête de notre Sauveur, et consacrer ainsi l'entrée de son

¹ Prêché un jour de Pentecôte.

ministère. Tantôt il tombe sur les apôtres comme une flamme de feu, et par son divin attouchement transforme ces hommes faibles et timides en intrépides confesseurs de Jésus-Christ. Ici il manifeste sa présence par des dons miraculeux : il fait parler des langues étrangères, il conduit la plume de l'inspiration, il soulève les voiles de l'avenir. Là, produisant des effets qui, pour n'être pas extraordinaires, n'en sont pas moins des miracles de la toute-puissance divine, il calme une conscience angoissée, il purifie une âme souillée par le péché, il fraie aux messagers de la bonne nouvelle le chemin des cœurs. Mais de tous les aspects sous lesquels la bible et l'expérience chrétienne nous présentent le Saint-Esprit, il n'en est point de plus doux et de plus auguste à la fois que celui que l'apôtre appelle l'esprit d'adoption, cet esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, et qui nous apprend à dire au Seigneur : « Abba, c'est-à-dire père. » Père ! avez-vous jamais réfléchi, mes chers frères, à tout ce qui est renfermé dans ce nom ? avez-vous senti tout ce qu'empporte cette relation d'un fils avec son père, dans laquelle nous sommes appelés à entrer avec Dieu ? De toutes les relations que la vie de l'homme nous présente, c'est là sans doute la plus noble, la plus belle, la plus idéale. La relation d'un fils avec sa mère est plus tendre, celle des époux est plus intime, celles des amis, des frères et des sœurs,

sont plus familières et plus abandonnées ; mais la relation d'un fils avec son père offre un mélange ineffable d'amour et de vénération , de douceur et de majesté , de crainte et de confiance , qui répond à un intime besoin de notre nature morale , et que rien d'autre ne peut remplacer. J'en appelle à votre expérience, vous qui , après avoir connu les douceurs d'une telle relation , avez perdu un père chéri et digne de l'être : n'est-il pas vrai que cette perte a laissé dans votre cœur un vide immense , que rien sur la terre ne saurait combler ? Rien sur la terre , ai-je dit : mais il est un Dieu dans le ciel qui se charge de le combler ; qui veut nous rendre ce que nous avons perdu et bien plus encore , en entrant lui-même avec nous dans cette sainte et bienheureuse relation ; qui veut nous appeler ses enfants , et que nous l'appelions notre père. « Je vous serai pour père , et vous me serez pour fils et pour filles , a dit le Seigneur tout-puissant. » « Voyez quel amour le père nous a témoigné , » s'écrie l'apôtre saint Jean , « que nous soyons appelés enfants de Dieu ! »

Et en effet , quel amour , mes chers frères , quelle condescendance merveilleuse n'est-ce pas de la part de Dieu , qu'il veuille bien nous adopter pour ses enfants et se déclarer notre père ! Pour sentir tout ce qu'il y a d'admirable dans cet amour , arrêtez-vous un moment à considérer , d'un côté ce qu'est Dieu , c'est-

à-dire grandeur et sainteté, de l'autre ce que nous sommes nous-mêmes, c'est-à-dire néant et péché.

Le caractère extraordinaire de l'amour de Dieu paraît d'abord dans la grandeur de Dieu comparée avec notre néant. Il est le Créateur et nous sommes ses créatures. « Toutes choses subsistent par lui. » « Il a créé les cieux par sa parole, et toute leur armée par le souffle de sa bouche. » Ce monde, dans un coin duquel nous naissons, vivons et mourons, n'est à ses yeux, suivant l'expression du prophète, « qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlève demain, » sans qu'elle laisse même de trace après elle sur le sable du désert. Et toutes les nations ensemble, ces grandes nations qui font tant de bruit dans le monde et dont les chefs pensent être quelque chose, elles sont devant lui, continue le prophète, « comme la goutte qui pend à un seau, ou comme la poussière qui s'attache aux bassins d'une balance. » Il a créé, non-seulement le globe qui nous porte, mais le soleil qui nous éclaire, et les autres globes qui, pareils au nôtre, tournent autour du même soleil; non-seulement le système de mondes dont le nôtre fait partie, mais tous les autres systèmes qui roulent dans la vaste étendue des cieux. Il a créé non-seulement tous les hommes, dans la multitude desquels nous sommes perdus comme quelques gouttes d'eau dans la mer, mais les anges, les principautés, les puissances célestes, et tous les êtres qui peuplent sans

doute les autres parties de l'univers, auprès desquels la masse des hommes elle-même n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Et pour tout cela il ne lui a fallu qu'une parole : « il appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. » Et quand nous ajouterions à ce tableau tous les traits que l'imagination la plus féconde pourrait enfanter, nous ne parviendrions jamais à vous offrir, vous le savez, même une faible esquisse de la grandeur et de la puissance divine. Eh bien ! c'est un tel Dieu qui veut s'abaisser jusqu'à nous, qui veut entrer avec nous dans les relations les plus douces et les plus intimes. Dans cet univers étincelant, dans cette multitude de systèmes célestes où se perdent nos regards et notre pensée, il distingue notre petit système ; dans ce système, notre imperceptible planète ; sur cette planète, notre pays ; dans ce pays, notre ville ; dans cette ville, notre église ; et dans cette église il te choisit, qui que tu sois qui crois au Seigneur Jésus, pour faire de toi son enfant. Il daigne t'adresser la parole : et son langage n'est pas celui d'un roi qui commande ; c'est celui d'un père qui supplie. Il te dit : « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur ! tu seras mon enfant et je serai ton père ; ce qui est à moi sera à toi ; je veux te faire asseoir sur mon trône, je veux te rendre participant de ma gloire et de mon ciel. » N'est-ce pas là, mes chers frères, une condescendance bien merveilleuse, et ne dirons-nous pas avec l'apôtre : « Quel amour le

Père nous a témoigné, lui le Créateur, à nous ses créatures, que nous soyons appelés enfants de Dieu ! »

Mais l'éclat de cet amour brillera bien davantage si nous comparons les perfections morales de Dieu à notre état moral. Si grande que soit la distance entre le Créateur et sa créature, elle disparaît, en quelque sorte, auprès de celle qui sépare le péché de la sainteté. Dieu est « le Saint des saints, » et nous sommes pécheurs. Nous ne nous ferons jamais de cette sainteté de Dieu des idées assez relevées. Il est le Saint des saints : c'est-à-dire que non-seulement il est lui-même tout rempli de sainteté, si je puis m'exprimer ainsi, mais qu'il ne peut souffrir dans ce qui l'approche la plus légère souillure : devant lui les anges mêmes sont à peine assez purs, et les séraphins se voilent la face de leurs ailes. Et nous, que sommes-nous devant lui ? Si nous nous jugeons, non d'après les inspirations d'une conscience obscurcie par le péché, mais d'après les déclarations de cette parole infallible qui découvre et condamne le péché jusque dans son germe le plus imperceptible, qui ne regarde pas à l'acte extérieur et grossier, mais au cœur, qui appelle meurtrier celui qui hait son frère, et adultère celui qui regarde une femme avec un œil de convoitise, — nous serons forcés de reconnaître : « qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul ; » que « toute l'imagination du cœur des hommes n'est que mal en tout temps ; » qu'ils sont « remplis de

toute espèce d'injustice, d'impureté, de méchanceté, d'orgueil et d'avarice; » et que tous tant que nous sommes, sans en excepter les plus vertueux selon le monde, « nous sommes par nature des enfants de colère, c'est-à-dire dignes de la colère du Tout-Puissant. Telles sont les propres déclarations de la bible. Tel est l'abîme que le péché a creusé entre nous et Dieu; et pour que nous pussions être rapprochés de lui, il a fallu que cet abîme fût comblé. Qu'un roi fasse grâce à son sujet criminel, qu'un père pardonne à son fils coupable, ils le peuvent sans prendre sur eux-mêmes le châtement mérité par le rebelle, et la douceur de pardonner n'est achetée pour eux d'aucun sacrifice. Mais ici, il fallait que la justice inflexible du Très-Haut restât sans atteinte; il fallait maintenir l'ordre éternel du monde moral, qui veut que tout péché porte avec lui son châtement; il fallait qu'une victime se précipitât dans le gouffre à notre place, et rassemblât sur sa tête innocente tous les traits de la colère divine. Et cette victime ne pouvait pas être un homme ni une créature quelconque; car « personne ne saurait racheter son frère, ni payer à Dieu sa rançon, » dit l'Écriture. Vous le savez, mes frères, il a fallu que le propre Fils de Dieu, le Créateur lui-même, revêtu de notre humanité, souffrît à la place de sa créature, et qu'il fût traité comme un rebelle pour que nous pussions être traités comme des enfants. Mais du moins y avait-il quelque chose

en nous pour répondre à un si étonnant amour, ou pour prévenir la miséricorde de l'Éternel? Je puis, à la rigueur, concevoir un roi offensé qui, même au prix de grands sacrifices, pardonne à son sujet criminel et le fait asseoir à côté de lui sur son trône, si du moins ce criminel a cherché sa grâce, s'il y a quelque chose en lui qui promette à la bonté du roi un juste retour; je comprends que le père pardonne à l'enfant prodigue et fasse chercher la plus belle robe pour l'en revêtir, lorsque l'enfant prodigue revient de lui-même à son père avec les larmes de l'amour repentant. Mais est-ce bien ainsi que les choses se sont passées entre nous et Dieu? Non, mes frères, ce n'est pas nous qui avons cherché Dieu; c'est Dieu qui nous a cherchés. Tout vient de lui, depuis le commencement du commencement, dans l'œuvre de notre salut. Il faut qu'il triomphe de la résistance que nous opposons à sa grâce et qu'il nous donne lui-même, d'abord « la repentance ¹, » et ensuite « la vie. » « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Dieu nous a aimés; » et si « personne sur la terre n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, » « Dieu a fait éclater son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions ses ennemis, Christ est mort pour nous. » Voilà ce que Dieu a fait pour com-

¹ Actes. XI. 48.

bler l'abîme que le péché avait creusé entre nous et lui, pour se rapprocher de nous, pour pouvoir s'appeler notre père et nous appeler ses enfants. Ici encore, mes chers frères, comment n'être pas confondu d'admiration et comment ne pas dire avec l'apôtre : « Quel amour le Père nous a témoigné, lui le Saint des saints, à nous pauvres pécheurs, que nous soyons appelés enfants de Dieu !

Enfants de Dieu ! ce titre glorieux, dont le Père céleste se plaît à revêtir les disciples de Christ, emporte avec lui d'ineestimables privilèges. Deux de ces privilèges sont particulièrement signalés dans les paroles de notre texte : c'est la confiance vis-à-vis de notre père céleste, et la participation à son héritage.

Le premier privilège attaché à la qualité d'enfant de Dieu est la confiance. « Vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, c'est-à-dire Père. » Dieu, qui a voulu que l'enfant eût besoin de son père, a voulu aussi que le père fût plein de tendresse pour son enfant ; il a voulu que le cri de l'enfant remuât les entrailles du père, et que l'un ne pût faire entendre l'expression de ses besoins sans que l'autre se sentît pressé de les satisfaire. Il en est de même à l'égard de notre père céleste, avec cette différence que la

tendresse du plus tendre des pères ne saurait donner aucune idée de son amour. La confiance avec laquelle nous nous adressons à lui doit donc surpasser d'autant celle qui dicte nos prières à nos pères selon la chair. « Qui sera l'homme d'entre vous, » nous dit le Sauveur, « qui donne une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? et s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! »

Mais ce n'est pas seulement parce qu'il nous aime davantage que nous devons nous adresser avec plus de confiance à notre père céleste : c'est aussi parce qu'il peut davantage. L'amour de nos pères selon la chair fût-il infini, leur puissance est bornée : ils n'ont à leur disposition qu'une bien faible partie des objets qu'embrassent nos désirs ; et trop souvent le seul soulagement qu'ils aient à nous offrir est une compassion sans résultat. Mais notre père céleste est en même temps le tout-puissant : il dispose à son gré de tous les cœurs des hommes et de toutes les puissances de la nature. S'il est père pour nous entendre, il est roi pour nous exaucer ; s'il a des entrailles de miséricorde pour sympathiser à nos détresses, il a une main forte et un bras étendu pour y subvenir. C'est cette réunion de la puissance et de la bonté qui rend notre confiance parfaite. S'il était roi sans être

père, sa puissance nous serait redoutable, et nous n'aurions en perspective que sa juste vengeance pour nos transgressions de sa loi. S'il était père et qu'il ne fût pas roi, sa bonté nous serait inutile, et cette compassion stérile nous ferait sentir avec plus d'amertume la profondeur d'une misère sans remède. Mais voici, il est à la fois le plus tendre des pères et le plus puissant des rois : son pouvoir est sans borne comme son amour. Dès-lors, notre confiance peut être aussi sans borne et sans réserve. « Ne vous inquiétez de rien, » nous dit l'apôtre, « mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ; vous déchargeant sur lui de tous vos soucis ; car lui-même prend soin de vous. » Je ne veux pas dire, vous le comprenez, qu'il doive nécessairement exaucer tous nos désirs ; car, bien souvent ces désirs sont opposés à notre véritable bonheur, et alors son amour même ne lui permet pas de nous exaucer. A cet égard encore, notre père céleste se distingue avantageusement de nos pères selon la chair. Ceux-ci nous accordent bien souvent ce qu'ils devraient nous refuser, si leur science n'était pas bornée comme leur puissance. Mais Dieu, qui embrasse d'un seul regard notre présent et notre avenir dans leurs rapports innombrables et mystérieux, voit des maux pour nous dans une foule de choses que nous appelons des biens ; et, dans sa bonté sage et clairvoyante, il nous refuse ces

biens apparents qui seraient des maux réels. Combien une telle assurance ne doit-elle pas ajouter à notre paix ! et avec quelle confiance nous adresserons-nous à lui, sachant qu'il est constant et fidèle, non-seulement pour nous accorder le bien, mais pour nous refuser le mal !

Il pourra même arriver que notre père céleste nous envoie des afflictions ; et en cela encore il nous traite comme ses enfants ; car, « quel est l'enfant que son père ne châtie pas ? » « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, » nous dit l'Écriture, « et il frappe de ses verges tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfants. Si vous étiez exempts du châtement, auquel tous les autres ont part, vous seriez des enfants supposés et non pas légitimes. » Pour le chrétien, l'affliction a perdu son amertume : elle n'est plus une nécessité cruelle : elle est une dispensation d'amour ; elle fait partie de ses privilèges comme enfant de Dieu ; et loin de porter atteinte à sa confiance, elle l'étend et la fortifie. C'est elle qui lui rappelle et lui prouve son adoption, et qui le ramène entre les bras de son Père lorsqu'il a eu le malheur de s'en éloigner. Sans elle, il manquerait quelque chose à notre adoption céleste, et ce serait avec un sentiment moins profond que nous dirions à Dieu : « Abba, Père ! »

Il est un autre privilège attaché à la qualité d'enfant : c'est celui d'être appelé à hériter du père. Ce

qu'un père possède, il le possède moins pour lui que pour ses enfants : ses richesses deviennent leurs richesses, et son bonheur leur bonheur. Il en est de même à l'égard de notre père céleste. « Si nous sommes enfants, » continue l'apôtre, « nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. » Et quel est cet héritage que notre père céleste a préparé pour nous ? — C'est le ciel ; c'est le séjour d'une félicité parfaite et éternelle. Là seront inconnues les misères et les afflictions de cette vie : la douleur, la maladie, la mort, les séparations, le deuil, tout cela aura fui pour jamais. Là nous retrouverons tout le bonheur véritable dont nous pouvons jouir ici-bas, mais affranchi de ce qui rend ici-bas ce bonheur imparfait : nos joies ne seront plus troublées par le sentiment qu'elles vont finir, ni empoisonnées par le péché ; elles seront saintes, inaltérables, parfaites comme celui qui en sera la source éternelle. Là nous trouverons des jouissances toutes nouvelles, inconnues à la terre : le perfectionnement de notre nature, l'excellence de nos organes, l'agrandissement de nos facultés, l'étendue de nos connaissances, la société de notre Dieu sauveur, des anges, des élus, nous ouvriront autant de sources de bonheur dont nous ne pouvons nous faire aucune idée de ce côté-ci du tombeau.

Mais c'est vainement que nous tenterions de vous donner une idée de ce bonheur. Jamais nous ne sen-

tons davantage notre impuissance que lorsque nous voulons essayer de décrire la félicité du ciel. Les langues humaines n'ont pas d'expression pour un tel bonheur, et l'imagination de l'homme est impuissante à le concevoir. Cherchez tout ce qu'il y a de plus pur, de plus vrai, de plus excellent dans les joies que cette vie peut procurer, et dites-vous que tout cela n'est rien encore auprès de la joie du ciel. Il y a de la joie pour un ami à serrer dans ses bras et sur son cœur son ami longtemps perdu : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour deux époux, unis moins encore par la loi de Dieu et des hommes que par toutes les sympathies du cœur et de l'âme, à confondre tous leurs sentiments et toutes leurs pensées, à ne faire de deux vies qu'une seule vie : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour la jeune épouse qui devient mère à entendre le premier cri de son enfant : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour un père à voir revenir à lui, après de longs égarements, un fils prodigue et repentant : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Il y a de la joie pour un homme généreux à répandre autour de lui les bienfaits, à faire oublier la souffrance en la soulageant, à faire éclore le sourire sur des visages que sillonnaient les larmes : mais la joie du ciel vaut mieux que cela. Mettez ensemble toutes ces joies, concentrez-les sur une seule tête et dans un seul

cœur, faites-en une joie unique, immense, inexprimable : la joie du ciel vaut mieux que cela. Cette joie que nous nous efforçons vainement de vous dépeindre, cette joie que l'Écriture elle-même ne peut que figurer par de faibles et imparfaites comparaisons, cette joie qui est Dieu lui-même prenant possession de tout notre être, tel est l'héritage réservé aux enfants de Dieu.

Et maintenant, mes chers frères, laissez-nous vous adresser une question bien sérieuse, et de laquelle dépend votre avenir éternel : Êtes-vous du nombre des enfants de Dieu ? Ceux-là seuls qui sont enfants de Dieu ont part aux privilèges dont nous avons parlé : Êtes-vous du nombre des enfants de Dieu ?

Les premières paroles de notre texte vous fournissent un moyen facile de résoudre cette question, en vous indiquant le caractère auquel se reconnaissent les enfants de Dieu. « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » La question que je vous adressais revient donc à celle-ci : Êtes-vous conduits par l'Esprit de Dieu ? Avez-vous reçu cet Esprit saint dont l'action, mystérieuse et inexplicable dans sa nature, n'en est pas moins certaine et clairement révélée par ses effets ?

Avez-vous reçu cet Esprit qui donne la conviction du péché ? Avez-vous reconnu, non pas des lèvres seulement, mais du cœur et de l'âme, que vous

n'êtes devant Dieu qu'un pauvre pécheur, chez qui ne se trouve naturellement aucun bien, qui a mérité mille et mille fois la condamnation, et avez-vous frémi à la pensée de cet enfer qui était votre destination naturelle et méritée?

Avez-vous reçu cet Esprit qui donne la foi en Jésus-Christ? Avez-vous cru du fond du cœur, non pas comme une spéculation mais comme une réalité historique, que Christ a porté vos péchés en son corps sur la croix; qu'il a souffert à votre place la condamnation que vous aviez méritée; en sorte que cette condamnation tout entière se trouve ôtée de dessus vous et transportée sur lui, comme si un homme riche avait acquitté pour vous pauvre la dette insolvable qui était la ruine de votre famille? et, avec cette bienheureuse conviction, avez-vous senti un poids énorme soulevé de dessus votre conscience et votre cœur?

Avez-vous reçu cet Esprit qui donne la sanctification? Avez-vous commencé à faire l'expérience de cette lutte entre la chair et l'Esprit, qui fait le fond et la trame de la vie chrétienne? détestez-vous le péché à tous ses degrés et sous toutes ses formes? êtes-vous décidés à le combattre sans arrière-pensée et quoi qu'il en coûte, fallût-il couper votre bras droit, arracher votre œil droit, déchirer votre cœur, sacrifier ce que vous aimez le mieux? avez-vous l'amour de Dieu et le dévouement à son service? avez-vous

la charité pour vos frères, le support, la condescendance, la disposition à pardonner ? avez-vous la tempérance, la pureté, la chasteté, je ne dis pas du corps seulement, mais du cœur et de la pensée ? En un mot, sans être parfaits encore, la perfection est-elle le but où vous tendez constamment et dont vous approchez davantage de jour en jour ?

Avez-vous reçu enfin cet Esprit qui donne la joie du salut ? Avez-vous l'humble mais glorieuse assurance qu'il n'y a plus pour vous de condamnation ? pouvez-vous dire avec saint Paul : « je sais en qui j'ai cru, et qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là ; je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les démons, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni rien au monde ne pourra me séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ ? » votre salut est-il à vos yeux un fait accompli, une chose aussi certaine que le jour qui vous éclaire ; et si vous deviez mourir dans une heure, dans cinq minutes, êtes-vous sûr que vous iriez au ciel et non dans l'enfer ? votre vie est-elle désormais une vie de paix et de joie, la vie d'un homme pardonné, réconcilié avec Dieu, sauvé, sauvé pour l'éternité ?

Tels sont, mes frères, les principaux fruits de l'Esprit de Dieu dans un cœur d'homme. Tels sont les caractères auxquels vous pouvez reconnaître si vous êtes du nombre des enfants de Dieu. Le dernier de

ces caractères, la joie du salut, peut quelquefois ne pas exister chez un véritable enfant de Dieu, par suite d'une imperfection de sa foi ; mais les trois premiers caractères, la conviction du péché, la foi au sang de Christ et la sanctification se retrouvent infailliblement partout où l'Esprit de Dieu a passé.

Avez-vous donc, chers frères, ces trois caractères des enfants de Dieu ? Si en vous examinant à ces divers égards vous arrivez à un résultat satisfaisant ; si vous pouvez dire, avec humilité sans doute, mais pourtant avec assurance, que vous avez connu, du moins jusqu'à un certain point, les expériences de la vie chrétienne, alors nous ne pouvons que vous encourager à persévérer dans cette voie bienheureuse où la grâce de Dieu vous a fait entrer. Alors appliquez-vous tous les privilèges des enfants de Dieu, et venez sans crainte à la table du Seigneur pour y sceller votre adoption éternelle. Cette table qui est devant vous, c'est la table de votre père, et vous avez droit d'y prendre place comme ses enfants bien-aimés. Celui qui vous y présente le pain du ciel, c'est votre Sauveur et votre frère, qui, après avoir souffert pour vous pardonner, est vivant à jamais pour vous sanctifier et vous glorifier. Plus vous sentez profondément votre misère et vos péchés, plus vous avez droit de venir à lui ; car « il est venu chercher et sauver ce qui est perdu, » et il vous dit : « venez à

moi , vous tous qui êtes travaillés et chargés , et je vous soulagerai ! »

Quant à vous, mes chers frères, qui ne trouvez pas encore chez vous les caractères des enfants de Dieu, vous qui n'avez pas encore goûté cette paix divine que donne l'esprit d'adoption, oh ! nous vous en supplions, ne vous approchez pas de la table du Seigneur tels que vous êtes ; n'ajoutez pas une communion indifférente ou indigne à toutes celles que vous avez déjà eu le malheur de faire. Ce n'est pas que nous voulions vous détourner de la communion : à Dieu ne plaise que notre voix vous éloigne de cette table sainte, où la voix du Seigneur vous appelle tous ! Mais n'y venez pas tels que vous êtes : n'y venez pas sans avoir crié à Dieu pour qu'il change votre cœur, pour qu'il mette en vous son esprit d'adoption. Le Seigneur peut faire son œuvre dans peu de temps comme dans beaucoup de temps. Paul était un blasphémateur lorsqu'il tomba sur le chemin de Damas, et lorsqu'il se releva c'était le plus fidèle et le plus dévoué des chrétiens. Vous de même, qui jusqu'à présent n'avez vécu que pour la terre, avant de sortir de ce temple, avant de vous approcher de la table sainte, vous pouvez devenir un enfant de Dieu. Adressez-vous à Dieu dans le secret de votre cœur, dites-lui votre pauvreté spirituelle, demandez-lui cet Esprit qui donne la repentance, et la foi, et la sanctification ; dites lui : « Mon Dieu, tu le vois, je ne puis

attendre; viens à présent même mettre en moi du moins le germe de ces saintes dispositions, du moins un sincère désir de vivre désormais comme ton enfant; viens me rendre capable, par ta grâce toute-puissante, de faire une bonne et salutaire communion ! »

Priez ainsi, mes chers frères, et aussi certainement que notre Dieu sauveur est présent au milieu de nous selon sa promesse, aussi certainement il vous exaucera; et vous aussi vous pourrez venir en paix à la table du père céleste, vous aussi vous y trouverez le gage de votre adoption éternelle; et cette fête du Saint-Esprit, en augmentant la famille de Dieu sur la terre, réjouira la famille de Dieu dans le ciel ! Amen.

Juin 1843.